

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Le miroir sans tain

Michel Leydier



Numéro 49, printemps 1997

Transatlantique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4522ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

#### Citer cet article

Leydier, M. (1997). Le miroir sans tain. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (49), 56–62.

## Le miroir sans tain

Michel Leydier

Le front des hommes est fait pour se cogner à des murs derrière lesquels il ne se passe rien.

JEAN ROSTAND

**I**l habite au pied du mur. Ce mur qui se dresse auprès de lui, coupant en deux son horizon. Il n'a droit qu'à une moitié des choses, une moitié du monde.

De son côté, on dépeint l'autre comme étant l'enfer ; mais n'en va-t-il pas de même en face ? Il a développé un scepticisme quasi névrotique à propos de cette propagande qui tend à faire croire à chacun qu'il se trouve du bon côté du mur. D'ailleurs, il ne croit plus à grand-chose. Il ne sort guère de chez lui désormais et ne communique plus qu'avec les siens.

La moitié du temps, le mur lui procure une ombre qui filtre la vérité. On dit ici de cette ombre qu'elle n'est pas réelle, qu'elle n'est qu'une illusion d'optique, mais il n'est pas dupe : on doit en dire autant dans l'autre camp. Un mur est un mur, même si chacun le compare à un miroir sans tain et prétend se trouver du côté favorable.

Il n'a jamais connu que ce mur. Aussi loin qu'il se souvienne, le rempart était toujours là pour arrêter le ballon dans lequel le petit garçon qu'il fut donnait un coup de pied innocent. Il le déteste de toute son âme, comme on peut détester devoir ôter la vie pour survivre. Il frémit parfois à l'idée qu'il puisse s'écrouler, il a vécu adossé à ce mur, sans ce repère il perdrait l'équilibre.

Un petit jardin entoure la maison près du mur. Un chêne a été planté bien après que les hommes eurent jugé utile la

création de cette frontière. Et, pareil à ces pins maritimes battus par les vents, il a poussé de travers et toute sa ramure embrasse le côté dans lequel il est né. Il tourne parfaitement le dos au mur, cherchant à le fuir, il n'a pas même l'audace ou la curiosité de passer une branche par-dessus pour voir de quoi est fait l'autre bord, voir de quoi ont l'air ses semblables. C'est pourtant un chêne fort et fier qui ne craint ni les grands froids de l'hiver ni la violence de la tempête, mais on dirait qu'il lui manque une moitié. Si ses racines pouvaient l'aider à se déplacer, il serait parti depuis longtemps.

À l'intérieur de la maison, l'homme a remis son échelle. Comme chaque soir, il a passé quelques heures juché sur le dernier échelon à observer l'envers du mur. Mais une fois de plus, le balayage de ses jumelles n'a rien croisé d'extraordinaire. Tout ce que l'on dit est faux. Il n'existe rien qui diffère d'ici. Depuis des années, il cherche désespérément à découvrir de ses propres yeux ce qui pourrait le reconforter de vivre de ce côté, ou inversement, ce qui pourrait lui faire regretter de ne pas être né de l'autre. Mais non ! Les deux mondes se ressemblent comme deux cellules mitoyennes d'une prison : le mur qui les sépare ne cache rien, si ce n'est la résignation obligée de son voisin.

Alors, comme chaque nuit, il a regagné son bureau, et, après avoir allumé son ordinateur, il jette sur l'écran, à la manière d'un maçon balançant d'un coup de truelle des pelletées de plâtre sur une paroi, tous ces insignifiants détails qui se recouperont peut-être un jour et lui fourniront la preuve de ce qu'il désire tant apprendre. Mais une fois de plus, la pâte blanchâtre glisse sur la surface et laisse vivante et hideuse la structure nue du mur. La solution se refuse à lui. Son travail de forcené paraît vain : les pavés noirs s'accrochent à l'écran sans l'ombre d'un espoir.

Ce soir encore elle rentre tard. Il ne sait pas d'où et ne s'en inquiète guère. Comme d'habitude, elle est épuisée. Chargée de

livres et de papiers, de secrets et d'arcanes. Elle s'acquitte de son retard et de son silence par une bise sur le front, mais il n'arrête pas d'écrire. Son arrivée lui donne de l'élan, il n'écrit jamais aussi facilement, avec autant de spontanéité, que lorsqu'elle est là, dans son enclos. Mais doit-il le lui avouer ? Ce rôle de potiche ne risque-t-il pas de la froisser ? Il la connaît si peu malgré toutes ces années passées ensemble. Elle est comme le mur, mystérieuse et cachottière, et il lui est tout aussi attaché. Sans sa présence, les fondations de son existence vacilleraient.

*Est-ce que le petit est couché ?* Bien sûr ! Il dort ; il a bien joué au ballon dans le jardin aujourd'hui ! Tout seul, comme un grand. Contre le mur...

Elle a grignoté quelques restes et s'est couchée. Une tranche de gruyère ou un œuf dur constitue sa ripaille quotidienne. Comme chaque soir, elle s'est brossé les dents en vitesse et lui a soufflé un *bonsoir* dans le cou parfumé à la menthe. Ce rituel marque pour lui la fin de son travail. Il éteint son ordinateur, dont la mémoire s'est inutilement accrue un peu plus, et, en proie au désir, il suit à la trace les effluves mentholés pour la rejoindre sous les draps.

Bien évidemment elle l'attend : chaque soir, ils ont rendez-vous dans cette alcôve au pied du mur et ils s'y lovent amoureux, avec une ardeur irrépressible. Plus que toute autre chose à son sujet, il connaît ses désirs, et il s'y accroche comme à une raison de vivre. Rien n'est plus salubre que ce plaisir qu'il lui donne. C'est d'ailleurs là leur seule véritable complicité, mais elle suffit à préserver leur couple.

Puis ils s'endorment, chacun de son côté, dos à dos, comme si un mur s'érigait soudainement entre eux, et il rêve d'elle. Toutes les nuits il rêve d'elle, il s'invente ses emplois du temps dont il est banni, il imagine de quoi sont faites ses journées sans lui, en pointant les raisons qui pourraient l'en exclure. Il met parfois en scène des jeux érotiques qu'il n'oserait jamais ne serait-ce qu'évoquer, bien qu'il soit convaincu qu'elle y consentirait sans doute. Mais l'équilibre de leurs rapports amoureux,

pour stable qu'il puisse paraître, n'est pas le résultat d'un jour, et il craint de le détruire à jamais en ajoutant une carte au château.

Le mur n'apparaît guère dans ses rêves, il n'existe pas au sein de son subconscient. Il n'est qu'un repère inamovible de la réalité qui n'a pas sa place dans son univers illusoire.

Pour la première fois, cette nuit, son rêve dépasse le cadre étroit dans lequel il se confine habituellement. Enfin, elle se livre à lui sans retenue et lui révèle son autre façade, celle qui vit à l'ombre de son regard. Sans qu'il ait rien demandé, elle se met à nu impudiquement et lui dévoile son âme tout en cherchant à violer son monde à lui. Les barrières sont franchies, les non-dits prononcés et les voiles de la convention déchirés. Mais il n'est plus sûr de rêver, il se demande si elle n'est pas réellement appuyée sur son oreiller, mi-assise mi-couchée, merveilleusement offerte dans sa nudité intégrale, en train de lui peindre l'autre moitié du tableau, cette zone obscure qui est déjà victime de trop de clarté. L'équilibre est soudain rompu entre l'ombre et la lumière, entre le connu et l'inconnu. Alors il se débat pour se prouver qu'il ne s'agit là que d'un mauvais rêve, car cet amour qu'il croyait avoir apprivoisé semble s'éloigner de lui comme un oiseau en cage dont les portes s'ouvrent brusquement. L'appel de la liberté l'emporte toujours sur la raison.

Il décide de finir sa nuit sur le canapé du salon.

Au matin, la stupéfaction le désarme avant qu'il n'ait posé un pied à terre : le mur n'est plus là ! Il a été mystérieusement abattu dans la nuit, tout a été déblayé : plus une trace. Dans le salon il reste muet. Il ne reconnaît plus son intérieur, car la lumière entre à présent de tous côtés et la pièce lui paraît infiniment différente. Telle ombre derrière un meuble a disparu, tel reflet sur un cadre est au contraire apparu, même cette photo d'elle près de la fenêtre souffre atrocement de ce surplus de lumière qui lui ôte tout son charme. Aussitôt lui vient à l'esprit

cette réflexion de Goethe : « La clarté, c'est une juste répartition d'ombres et de lumières. »

Dehors, le spectacle est tout aussi déroutant. Derrière le jardin, il y a un autre jardin, entourant une autre maison, presque identique à la sienne. Un homme en sort en même temps que lui, qui s'approche lentement, étonné. Longuement, ils s'observent, comme deux prédateurs cherchant à se jauger mutuellement.

« Bonjour !

— Bonjour ! répond-il.

— Vous habitez là depuis longtemps ?

— Aussi longtemps que vous, je crois.

— Vous me connaissez ?

— Voilà des années que je vous observe de là-haut !

— D'où ça ?

— Du haut du mur pardi !

— Quel mur ? Ah oui, le mur... C'est étrange, moi, j'ai toujours regardé de notre côté...

— Comme mon chêne ! Il a toujours regardé par chez nous !

— Ah bon ! Et vous avez eu beau temps cet hiver ? Ici, il a fait très doux. À propos, votre chêne, vous pourrez le tailler un peu ? Vous voyez, il fait de l'ombre sur ma maison... »

Un enfant apparaît derrière le voisin avec un ballon.

« C'est votre enfant ? Je ne l'ai jamais vu.

— Pourtant, il jouait contre le mur tous les jours...

— Le mur était si épais qu'on n'entendait rien et il est vrai que je ne regardais que la nuit. C'était plus discret. Toujours est-il qu'il faudra que je mette un grillage pour ne pas que le ballon aille dans mes plates-bandes !

— Sans doute...

— J'ai un garçon, moi aussi ! Mais il fait très attention à mes plates-bandes...

— Bien sûr !

— Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis écrivain !

— Ah bon, moi aussi ; drôle de coïncidence, n'est-ce pas ?

— En effet ! Je parie que vous décrivez ce que vous voyiez du haut du mur...

— Exact ! Et vous, ce qui se passe de votre côté ! ? !

— Affirmatif !

— On a dû écrire les mêmes choses...

— Vous avez raison, c'est fort probable...

— Dites, comment expliquez-vous le fait que, étant placé chacun d'un côté du mur, nous regardions constamment dans la même direction ?

— Nous n'avons pas la même curiosité des choses, voilà tout ! Je connais un tas de gens sceptiques dans mon camp qui passaient leur temps à espionner le vôtre, comme je suis sûr que vous n'étiez pas tous dans votre cas.

— Probablement. C'est étrange tout de même...

Il rentre chez lui. Elle a dû préparer le café. Elle le fait plus volontiers et par conséquent beaucoup mieux que lui.

Il regrette autant la chute du mur que le fait qu'il ait un jour dû s'élever entre lui et son double, imitant ces petites choses de la vie qui séparent malgré eux des frères jumeaux. Il est triste, car maintenant son chêne va mourir. Il le sait. Il aura froid du côté où il est nu, comme cette jambe qui est restée trop longtemps contre la cheminée. Et il déplorera le temps où il n'avait pas de voisinage de ce côté-là. Et son petit garçon qui n'aura plus de mur avec qui jouer, plus personne ne lui renverra le ballon. C'est pratique un mur pour un petit garçon. Heureusement que les adultes pensent à en construire de temps en temps, se dit-il tout bas.

La cuisine dort encore profondément. Dans la chambre, les draps sont en boule au pied du lit. Elle doit être en train de câliner leur garçon. Il pousse la porte mais n'y trouve que le désordre habituel d'une chambre d'enfant gâté, des jouets partout. Seraient-ils déjà en pleine toilette, à se baigner ensemble comme il leur arrive souvent de le faire ? Non plus, la baignoire

est vide. Par une fenêtre, il regarde du côté de la rue : sa voiture a disparu. Elle ne reviendra plus ! Son pseudo-rêve lui revient alors en mémoire. C'est donc ça ! Elle est partie avec le mur et l'enfant ; et lui garde le chêne et la maison.

Toute la journée, il installe des grillages pour séparer son jardin de celui de son nouveau voisin. Pour rendre plus efficace sa clôture, il la double de deux épaisseurs de claies en roseau.

Le soir venu, il sort son échelle et se perche au-dessus de cet horizon tout neuf afin de tenter d'apercevoir ce qu'il s'évertue à se cacher avec tant de soin. En vain.